

Peter GAY, *My German Question. Growing Up in Nazi Berlin*, Yale University Press, New Haven & Londres, 1998.

Il existe de très nombreux témoignages sur ce qu'a pu être la vie des Juifs en Allemagne sous le III^e Reich, les plus connus d'entre eux tirés de l'expérience personnelle de tel homme politique ou de tel artiste, écrivain ou intellectuel exilé en Europe ou dans le Nouveau monde, à partir de 1933 et souvent plus tard. Publiés avant que la guerre n'éclate et surtout après 1945, après que la victoire alliée eut permis de montrer le régime nazi dans toute sa cruauté et son horreur, journaux et mémoires semblent avoir tout livré de ce noir passé, et l'on peut se demander ce que *Ma question allemande. Grandir dans le Berlin Nazi* peut apporter de nouveau à la connaissance historique de cette période tragique.

Plus qu'une autobiographie relatant la jeunesse de l'auteur de 1933 à 1939, il s'agit là du livre d'un historien qui s'interroge sur son propre passé, un passé qui a eu bien du mal à être accepté et extériorisé tandis que le jeune garçon allemand laissait la place à l'adolescent américain au cours des années de guerre et d'après-guerre. Cet ouvrage a ceci d'original qu'il donne la parole à un jeune témoin des événements en expliquant quelles ont été ses « stratégies de survie » dans l'Allemagne hitlérienne, sa scolarité et ses occupations, sa perception aussi de la vie quotidienne au sein d'une famille de la bourgeoisie moyenne à Berlin.

L'auteur, Peter Gay, de son vrai nom Peter Fröhlich, est aujourd'hui professeur émérite à l'université de Yale. Il est directeur du Center for Scholars and Writers et l'auteur de nombreux ouvrages consacrés à l'histoire sociale, entre autres de : *The Bourgeois Experience : Victoria to Freud* (5 volumes, 1984-1998), *Freud : A Life for Our Time* (1988), *Freud for Historians* (1985), *Freud, Jews and Other Germans : Masters and Victims in Modernist Culture* (1978). Le fait d'être un spécialiste de Freud et de l'histoire sociale explique pourquoi ses mémoires sont souvent analysées au prisme de la psychanalyse, notamment lorsqu'il est question de ses « trous de mémoire », de ses « oublis » et surtout des « stratégies de survie » sous le III^e Reich.

Le livre est illustré en son centre par un livret de photographies en noir et blanc (24 pages) tirées de l'album de famille qui permettent de mettre un visage sur tous les noms évoqués dans le récit et de resituer le contexte personnel de l'auteur. Il y a peu à dire sur l'ouvrage si ce n'est qu'il fait le récit de la vie d'un jeune garçon et de sa famille dans un contexte traumatique et pourtant moins traumatisant que beaucoup d'autres destins similaires en Allemagne à la même époque, dans la mesure où son physique peu juif, selon l'auteur lui-même – si l'on s'en tient aux stéréotypes raciaux élaborés par le parti nazi – et son éducation, loin de toute influence religieuse (voir le chapitre 3 intitulé *L'opium des masses*), dans une famille parfaitement intégrée et assimilée, lui ont permis de se fondre dans la société allemande sans être inquiété le moins du monde par les persécutions nazies. Ce témoignage insiste sur le caractère ambigu et même contradictoire de la politique hitlérienne à propos des Juifs, sur le fait que l'inquiétude n'a pas été constante, mais brouillée par l'alternance de signes alarmistes et rassurants, et qu'en fin de compte il a fallu attendre la Nuit de Cristal pour se rendre à l'évidence, c'est-à-dire pour prendre conscience que la vie des Juifs en Allemagne était directement menacée et qu'il fallait fuir le pays au plus vite (Voir surtout le chapitre 4).

Les chapitres 2, 5, 6 et 7 décrivent dans un style très vivant le quotidien d'un jeune garçon juif allemand, depuis sa scolarité jusqu'à ses passe-temps – surtout ses passe-temps – si importants pour échapper à la réalité du monde des adultes : les timbres et la philatélie, le football, les Jeux Olympiques de 1936, la lecture. Et puis il faut partir, quitter l'Allemagne avant qu'il ne soit trop tard. On suit alors pas à pas les démarches du père auprès des ambassades occidentales, l'hypocrisie des démocraties européennes et américaine qui dénoncent les persécutions raciales mais refusent d'accueillir les Juifs allemands pour des raisons plus ou moins avouables.

Jusqu'à la délivrance, le visa acheté auprès des autorités cubaines, le voyage vers La Havane et l'installation ultérieure aux États-Unis. Un autre aspect très intéressant que l'on retrouve en début

et en fin d'ouvrage, c'est la façon très personnelle de l'auteur d'appréhender « sa question allemande » : partant de ses premiers voyages en Allemagne depuis son exil, notamment celui de 1961, Peter Fröhlich expose ses angoisses, ses peurs et sa haine et son rejet de l'Allemagne, avant de nuancer son jugement en raison de l'aide reçue par sa famille lors de l'exil par plusieurs Allemands antihitlériens, puis à la suite de l'accueil et des discussions avec des collègues ouest-allemands.

Ce livre vivant, réfléchi, sensible est une contribution très intéressante au débat sur le caractère intentionnellement criminel du régime nazi et apporte un éclairage original sur la façon dont un jeune garçon a vécu l'arrivée au pouvoir de Hitler jusqu'en 1939. A travers ses angoisses et ses interrogations une fois devenu adulte, Peter Gay nous fait comprendre à quel point il a pu être difficile de surmonter cette épreuve et de retrouver une vie normale, même lorsque l'on a échappé aux camps, même lorsque l'on ne se considère pas soi-même comme un « survivant » du III^e Reich.

Jean-François BERDAH